4e Année. — N° 190. Dimanche, 24 Octobre 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette havane et crème. — Dix bandes en tapisserie. — Dessin en broderie sur tulle grec. — Trois dentelles en guipure Richelieu. — Deux entre deux en application de toile Colbert sur tulle. — Quatre dessins de dentelles en médaillons-canevas. — Crochet écaille. — Toilette de jeune fille. — Toilette en faille et cachemire. — Quatre dessins de chapeaux d'hiver. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette havane et crème. — Modèle de Mme Blanche Duclos, 1, rue Laffitte. — Le jupon, en faille havane, est orné de deux volants lisérés d'étoffe damassée crème; au-dessus de ces deux volants, se trouve un bouillonné crème, puis un volant havane liséré d'étoffe crème; enfin un bouillonné à double tête, havane et crème. Le tablier, formé de deux largeurs d'étoffe damassée écrue, rattachées entre elles, devant, par des nœuds à ferrets, en faille, est orné d'effilés havane et crème. Ce tablier est drapé sur les côtés par des nœuds semblables, et se rattache aux lés de derrière, qui forment deux légers poufs, étagés au moyen de traverses en ruban de faille havane. Corsage en étoffe crème avec plastron havane, et garniture à la veste en étoffe crème, formant le carré sur ce plastron. Manches havane avec plissés crème. Nœuds à ferrets posés sur la basque. Nous donnerons les patrons de ce corsage sur notre supplément du 7 novembre.

1. TOILETTE HAVANE ET CRÈME. — MODÈLE DE Mme BLANCHE DUCLOS. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

2 à 11. Dix petite bandes en tapisserie. — Voici dix petits modèles de bandes de tapisserie qui rendront de grands services à la plupart de nos lectrices. On peut les exécuter en soie ou en laine, d'après les nuances indiquées à côté de chaque signe. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion.

12. Dessin pour rideaux, broderie en reprise sur tulle grec. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — Ce dessin peut servir pour rideaux, dessus d'édredon, couverture de lit, etc.; l'encadrement peut être utilisé séparément pour bandes de rideaux.

13 à 15. Trois dentelles en guipure Richelieu. — Elles se font au feston sur toile Colbert; les pleins sont reliés par des barrettes, que l'on exécute sur fils lancés au défaut de l'étoffe.

16-17. Deux entre-deux en application de toile Colbert sur tulle. — On retrace le dessin sur une toile Colbert, sur percale ou sur nansouk; on pose cette étoffe, ainsi dessinée, sur du tulle grec ou du tulle bobain; on couvre les traits avec un point de feston bleu régulier. Ceci fait, on enlève l'étoffe autour des festons, et elle se trouve former un relief ou une opposition fort heureuse. Le même dessin peut servir pour application d'étoffe sur étoffe, velours sur drap, drap sur drap ou sur toile écrue.

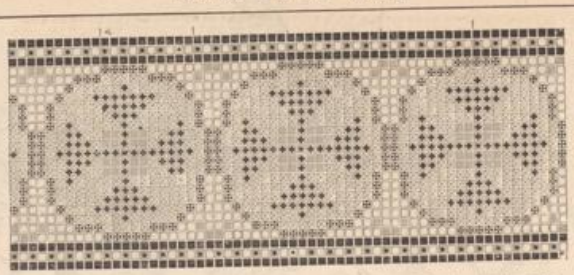
18-19. Dentelle au crochet et lacets médaillons-canevas. — Modèles de Notre-Dame-de-Sion. — Une des nouveautés en vogue en ce moment est le lacet médaillon-canevas, que notre dessin 18 représente en sa grandeur naturelle. Ce lacet mé-

dallon est de 35 centimes le mètre (8 fr. 50 la pièce de 25 mètres); avec son aide, on exécute promptement et à peu de frais des garnitures de jupons, de pantalons, des encadrements de rideaux, de dessus d'édredon, de garnitures d'autel.

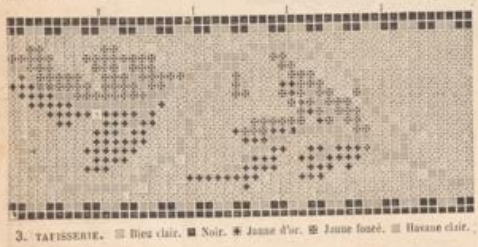
Pour la dentelle n° 19, qui s'exécute avec ce lacet médaillon, commencez une galerie de brides et de chaînettes s'alternant.

Puis, glissant sur la chaînette de la galerie 5 mailles coulées, vous faites 6 brides prenant pied dans les 6 picots du médaillon, brides alternées en pied de 2 mailles coulées; vous refaites 5 mailles, puis vos 6 brides.

De l'autre côté du galon, vous faites dans chaque picot 1 demi-bride alternée par 3 points de chaînette, ou mailles en l'air, puis un point à cheval sur la ganse qui réunit naturellement les deux médaillons. Au-dessus, vous glissez sur les mailles qui forment le creux de la dent, puis faites un point à cheval dans chaque intervalle des brides, et 5 chaînettes entre pour former la petite dent.



2. TAPISSERIE. ▨ Bleu. ▨ Havane clair. ■ Noir. □ Blanc. ✱ Rouge. ⊕ Jaune foncé. ✱ Jaune clair.

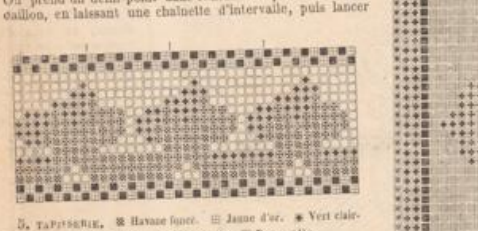


3. TAPISSERIE. ▨ Bleu clair. ■ Noir. ✱ Jaune d'or. ⊕ Jaune foncé. ▨ Havane clair.

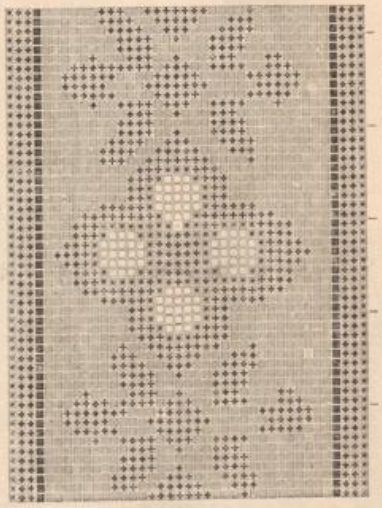
20. Dentelle formant entre-deux en lacet médaillons-canevas. — Même médaillons-canevas que la précédente. On prend un demi-point dans chacun des picots d'un médaillon, en laissant une chaînette d'intervalle, puis lancer quatre chaînettes ou mailles en l'air; prendre dans la chaînette du pied, et former sur son crochet une triple bride; ne pas l'entrer dans la bouclette du haut, mais recommencer encore une seconde bride en prenant pied dans le même point que la première. Vous vous trouvez avoir dans le haut trois mailles sur votre crochet; vous les tirez d'un coup, ce qui vous fournit la première petite amande; vous prenez pied sur la ganse cordonnée, puis vous lancez quatre autres chaînettes; vous venez prendre pied sur le premier picot du second médaillon; vous faites deux brides prises dans le même point pour former l'amande, puis vous tirez d'un coup votre crochet; vous recommencez le même travail, mais entre chacun des picots vous faites trois mailles en l'air, puis vos branches d'amandes, ne prenant pas pied sur la ganse, se réunissent dans le point du centre, qui servira aussi de point de repère pour les deux amandes du rang suivant, tour qui s'appuie sur une seconde rangée de lacets médaillons. Le dessin si clairement indiqué montre bien que ce tour s'appuie et sur le milieu des trois chaînettes du rang précédent et sur les picots des médaillons.

Quant au tour supérieur qui forme dentelle, il est composé de chaînettes et de points prenant pied sur les picots, séparés par de petites amandes faites tout à fait comme celles des rangs précédents.

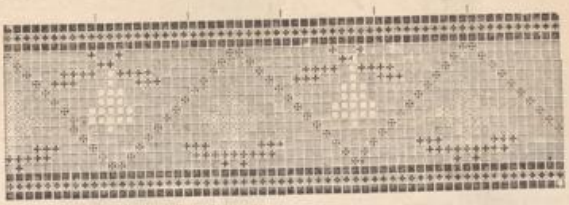
Il ne reste plus qu'à faire les brides et chaînettes du pied, et la dentelle est terminée. Une de ces brides doit être quadruple, celle qui prend pied dans le milieu des amandes.



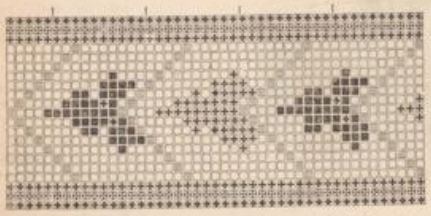
5. TAPISSERIE. ✱ Havane foncé. ⊞ Jaune d'or. ✱ Vert clair. ■ Violet foncé. ⊕ Jaune foncé. □ Rouge pâle.



7. TAPISSERIE. ✱ Rouge sollerino. ■ Noir. ▨ Rouge foncé. ✱ Vert. ✱ Jaune d'or. □ Blanc.



8. TAPISSERIE. ■ Noir. □ Blanc. ▨ Rouge. ✱ Jaune d'or. ✱ Vert foncé. ▨ Bleu clair. ⊕ Jaune foncé.



9. TAPISSERIE. □ Blanc. ▨ Rouge foncé. ⊕ Jaune foncé. ✱ Jaune clair. ✱ Vert foncé. ■ Violet.

21. Dentelle en lacet Renaissance et lacet médaillons-canevas. — On se procure les médaillons-canevas dont nous venons de parler ci-dessus, et en outre un lacet spécial tout en fil à gros réseau qui forme le pied de la dentelle.

On exécute en pied du lacet deux rangs de brides et de chaînettes s'alternant et se contrariant; puis, après avoir entouré les médaillons de chaînettes et de demi-points pris dans les picots; on réunit ce travail par un rang supplémentaire au lacet, en prenant alternativement un point sur le lacet et un point sur les chaînettes qui encadrent les médaillons.

22. Crochet écaille. — On pourrait croire, en voyant notre dessin, que le travail des écailles se fait en droite ligne et que l'on commence dans le sens du droit fil de ces écailles; point du tout. On monte son crochet par les lisières, si je puis m'exprimer ainsi, mais dans le sens représenté par le dessin.

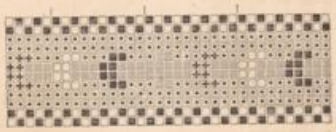
Il faut couper sa laine au bout de chaque rangée.

Monter un nombre de chaînettes calculées sur la grandeur de l'objet que l'on veut exécuter.

1re *rangée*. — 1 chaînette, 5 brides à côté les unes des autres, en laissant le crochet chargé; à la 5e, les réunir en un seul point, et toujours de même, en mettant 1 chaînette d'intervalle.

2e *rangée*. — 3 chaînettes, piquer son crochet dans la seconde, faire une bride; puis, dans le premier point de la coquille du rang précédent, dans le second, dans la bouclette qui réunit les 5 brides, et sur la chaînette d'intervalle, tirer toutes ses brides ensemble dans le dernier point, car le crochet est resté chargé; faire 2 chaînettes, piquer dans la seconde coquille, comme pour la première, et répéter simplement ce travail toute la rangée.

En faisant ce crochet par bandes de deux couleurs, comme dans notre dessin, on établit de ravissantes couvertures d'enfant; on peut les illustrer de points lancés en soie d'Alger; ces points, formant le V au pied des coquilles, seront bleus sur la laine blanche et blancs sur la laine bleue, etc., etc.

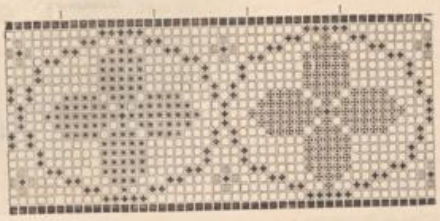


4. TAPISSERIE. ▨ Havane foncé. □ Rouge clair. ▨ Rouge foncé. ■ Violet. ▨ Vert clair. ✱ Jaune clair.

6. TAPISSERIE. □ Blanc. ▨ Rouge. ■ Violet. ✱ Vert. ▨ Havane. ⊞ Jaune clair.

23. Toilette de jeune fille. — Modèle de Mme Dubois, 31, rue d'Anjou. — Robe de taffetas gris. La jupe, montée en longs plis doubles, forme gracieusement la traîne; un volant froncé et tuyauté garnit le bas du jupon tout autour; une écharpe de taffetas d'Italie bleu Louise, partant de la naissance de la taille, au côté gauche, traverse de biais le tablier et se drape gracieusement jusqu'au bas, où elle semble tomber naturellement. Corsage à basques piquées en soie bleue; des biais de taffetas bleu, disposés en bretelles, garnissent le devant du corsage.

24. Toilette en faille noire et cachemire noir. — La jupe, formant légèrement la traîne, est garnie de deux volants montés en fronces, assez fournis pour former tuyaux; ces volants sont dominés par un large bouillonné coulissé dans sa hauteur et couronné de petits rouleautés qui cachent les points de la coulisse.



10. TAPISSERIE. ■ Soie noire. ✱ Bleu. ▨ Rouge. □ Blanc. ⊕ Violet. ✱ Jaune d'or.

La tunique de cachemire, très-longue devant, savamment drapée en pointes de châle par derrière, est encadrée par un large galon perlé qui fait tête à une belle frange juponnée tout en soie floche. Des rubans de faille enguirlandés sur le pouf semblent le soutenir et retenir les plis du relevage.

Le corsage-cuirasse est orné de galons posés en bretelle formant un peu l'éventail, ce qui donne de la grâce à l'ensemble. Les manches sont en faille; une jarretière de cachemire avec galon perlé fait pied à la garniture plissée qui retombe sur la main. — Modèle de Mme Blanche-Ducloz, 1, rue Laffitte.

CHAPEAUX D'HIVER

25-26. Chapeau Louis XIV en feutre gris. — Plumes d'autruche couleur naturelle. Coques en turquoise d'un ton plus clair que le feutre. Intérieur en velours cramoisi, venant relever le bord fixé par un anneau ou un poignard d'or.

27. Chapeau Althéa en feutre gris très-clair. — Bords en velours gros vert, de même nuance que la longue plume de coq garnissant entièrement un côté du chapeau. Rubans et dentelle de même ton que le feutre intérieur; coques velours gros vert garnies de dentelle; boutons roses de Chine au milieu.

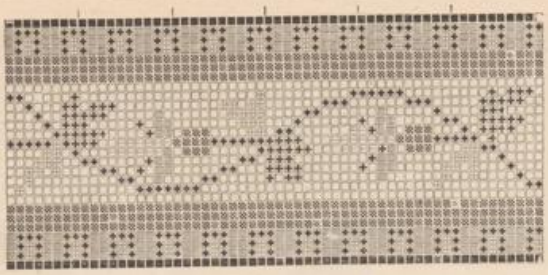
28. Chapeau Mûrier en feutre noir bordé d'argent, souple et mat; coques montantes en satin de Lyon noir, enrichies d'argent, ainsi que les longs bouts flottant derrière et pouvant faire attaches. A l'intérieur, coques en velours noir et roses écarlates au milieu. Ces trois chapeaux ont été créés pour la *Revue de la Mode* par Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

E. BOUGY.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de visite en faille de deux tons havane. — Le jupon, pris dans la teinte la plus foncée, est orné de deux petits volants plissés, surmontés d'un bouillonné froncé trois fois, à deux têtes, celle du bas plus haute que celle du haut. La tunique, en faille plus claire ou en cachemire de l'Inde, est coupée sur les côtés et rattachée par des nœuds; la garniture, consistant en un volant plissé en faille plus foncée et en un effilé à glands havane et blanc, suit tous les contours. Cette tunique forme derrière deux pans coupés en aile et qui se drapent en bouffant fort peu derrière. Corsage-cuirasse dont la basque est ornée derrière sur les coutures du milieu de trois petits plissés havane. Manches avec brassard havane fait de plis en biais. L'avant-bras est en faille havane formant bouillonné. La manche se termine par deux plissés havane retombant sur la main. Garniture havane autour du cou.

Toilette de jeune fille. — Jupon uni en faille bleu paon. Tunique en gros lainage souple bleu paon, bordée d'un biais de faille et drapée par de gros plis creux; le devant est orné de nœuds en échelle. Corsage à basques assez courtes, pointues derrière et devant. Deux petits nœuds sont posés aux coutures des petits côtés. Manches justes, terminées par un biais de soie retenant un petit volant de laine. Col revers en faille. — Modèles de la maison Dubois, 31, rue d'Anjou.



11. TAPISSERIE. ▤ Rouge. ✱ Vert foncé. ▦ Vert clair. ■ Noir. ✱ Jaune clair. ▩ Havane foncé. ▤ Rouge clair. □ Blanc.

13. DENTELLE EN GUIPURE RICHELIEU.

12. DESSIN DE BRODERIE EN REPRISES SUR TULLE GREC, POUR RIDEAUX.

14. DENTELLE EN GUIPURE RICHELIEU.

15. DENTELLE EN GUIPURE RICHELIEU.

COURRIER DE LA MODE

Le luxe absurde, ruineux, a envahi toute les catégories sociales, et quelque raisonnable que l'on soit, il est à peu près impossible de ne pas subir un peu l'entraînement général. On ne peut, en effet, se présenter dans le monde, assister à une réunion, aller à un bal, vêtue comme sa femme de chambre, et sans vouloir lutter d'élégance, il est une certaine moyenne qu'il faut atteindre. Mieux vaudrait en effet, se priver de tout plaisir que de subir le désagrément très-réel d'être remarquée pour la mesquinerie de sa toilette. Je faisais ces réflexions un de ces soirs, assise auprès d'un

aimable et vieux misanthrope de mes amis, lequel gémissait à outrance sur la folie des femmes qui dépensent en fanfreluches le revenu d'une honnête famille, et pendant que nous devisions, parfaitement d'accord, du reste, sur les tendances déplorables du jour, deux jeunes femmes entrèrent dans le salon. Leur mise était des plus simples en apparence.

L'une portait une robe *tout soie* en faille raisin de Corinthe mêlée de velours frappé de même couleur. Les draperies et garnitures, ainsi que le corsage-costume fait en une sorte de velours de laine gris franc, orné d'une multitude de petits galons d'acier en nombre incalculable, formant des carreaux ou plutôt des losanges disposés en quille de chaque côté de la longue tunique princesse. Ces quilles s'élargissaient par le bas, diminuaient à la taille et remontaient sur le corsage en grandissant de nouveau, pour couvrir presque entièrement le devant et le dos. Au milieu des losanges, qui étaient naturellement gradués de grandeur, était brodé un pois en soie de la même nuance de l'étoffe; ce pois diminuait aussi dans la même proportion. Le jupon était en faille avec un volant plissé ayant 40 centimètres derrière, tête comprise, et 25 centimètres par devant. Le paletot, en velours de laine, avait également la même garniture, faite de galons d'acier avec pois brodés au milieu et disposés de même, c'est-à-dire formant deux bretelles composées de losanges devant et derrière. Col carré rabattu, couvert de losanges en galons d'acier, parements semblables aux manches. Chapeau de feutre gris à très-larges bords, de forme un peu pointue, bordé d'un galon d'acier et orné d'une longue plume entourant la calotte. Au pied de la plume, nœud de velours avec boucle d'acier. Ce costume ne valait pas moins cher que l'autre. Mon vieil ami me questionna sur les deux jeunes femmes; l'une a épousé, sans fortune, il y a trois ans, un cuirasse, étaient en velours. Comme pardessus, un ravissant petit paletot Louis XV en velours uni, avec manches en velours frappé à crevés de taille; tout cela sans garniture, c'est-à-dire sans effilés, sans fourrure. Avec le chapeau en velours, orné de plumes teintées et de roses blanches, je ne jurerais pas que l'ensemble ne représentât 1,200 francs. Que voulez-vous, le velours frappé vaut 70 francs le mètre, la faille 20 francs, et la façon... n'a pas de valeur.

L'autre jeune femme était encore plus *simple*. Elle portait un

16. ENTRE-DEUX EN APPLICATION DE TOILE COLBERT SUR TULLE.

23 TOILETTE DE JEUNE FILLE.

24. TOILETTE EN FAILLE ET CACHEMIRE.

17. ENTRE-DEUX EN APPLICATION DE TOILE COLBERT SUR TULLE.

1875 N° 199

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou.

Gants de la Parfumerie Ninon, 31, r. du Quatre Septembre

avocat qui ga
pour mari un
quelques inqui
à traverser en
me dit mon int
de moi, que p
ce pas déplor
font certainem
elle prive ains
confortable qu
pas aussi dés
terie féminin
employées, so

reux qui voit
doute, répond
Me L..., le
porte cette ro
homme d'aven
grande valeur.
nièrement l'on
parût dans le
tous les témoi

18

20.

pui peut rendr
défraîchie ou t
de la maison e
que cet indust
porte, par cel
sant porter à s
paraison avec
besoin urgent
Non; c'est à p
voulez, ajouta
vons, blâmez
je ne sais où,
femme de fair

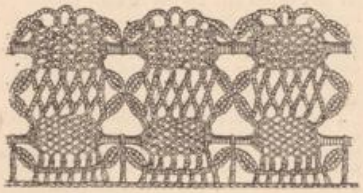
avocat qui gagne de 12 à 15,000 francs par an, l'autre a pour mari un industriel dont la situation financière inspire quelques inquiétudes à ses amis, et qui a beaucoup de peine à traverser en ce moment une crise commerciale. « Eh bien, me dit mon interlocuteur, après avoir obtenu ces détails de moi, que pensez-vous de la raison de ces dames; n'est-ce pas déplorable de voir employer ainsi des sommes qui font certainement faute au modeste ménage de la première? elle prive ainsi son mari, ses enfants et elle-même, de ce confortable qui rend la vie habituelle facile et douce; n'est-ce pas aussi désastreux de jeter dans ce gouffre de la coquetterie féminine des sommes qui, bien réparties et utilement employées, soutiendraient le crédit de cet autre malheu-

26. CHAPEAU LOUIS XIV (DOS).

reux qui voit creuser un gouffre sous ses pieds? — Eh! sans doute, répondis-je. Cependant raisonnons.

Me L..., le jeune avocat et mari de la jolie personne qui porte cette robe de velours d'un prix si exorbitant, est un homme d'avenir. Son talent est apprécié, coté à une très-grande valeur. Quelques causes vaillamment gagnées dernièrement l'ont mis en vue. Voudrait-il donc que sa femme parût dans le salon d'un homme qui lui a donné devant tous les témoignages d'estime les plus grands, et dont l'ap-

18. MODÈLE DE LACET MÉDAILLON.

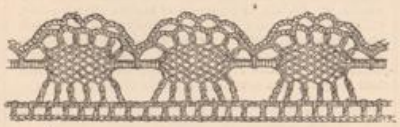


20. DENTELLE FORMANT ENTRE-DEUX.

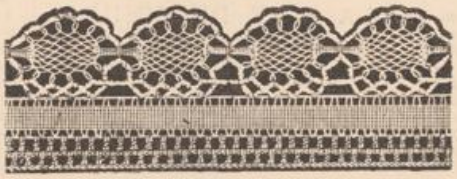
pui peut rendre son avenir brillant, avec une robe défraîchie ou tellement mesquine, que la maîtresse de la maison en soit gênée pour elle? Voulez-vous que cet industriel avoue la gêne de sa situation et porte, par cela même, atteinte à son crédit, en faisant porter à sa femme des toilettes qui, par la comparaison avec celles des autres femmes, dénote un besoin urgent de faire des économies à tout prix? Non; c'est à peu près impossible. « Faites, si vous le voulez, ajoutai-je, le procès du temps où nous vivons, blâmez en général la folle qui nous pousse... je ne sais où, mais ne blâmez pas telle ou telle femme de faire comme les autres. »

25. CHAPEAU LOUIS XIV (DEVANT).

28. CHAPEAU LE MURIER.



19. DENTELLE AU CROCHET ET MÉDAILLONS-CANEVAS.



21. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE ET MÉDAILLONS-CANEVAS.

Le seul moyen de réagir contre cette rage de luxe, c'est d'essayer de faire par soi-même, et autant que possible, tout ce que l'on porte, de devenir adroite, industrieuse, intelligemment économe. Pour cela, il faut se donner un peu de peine, car on ne peut réussir tout d'abord. Je ne saurais trop conseiller aux mères d'habituer leurs filles à essayer, dès qu'elles savent un peu coudre, à tailler, à ajuster, à finir, d'abord une robe de tous les jours, un peignoir en étoffe sans valeur, afin que la perte ne soit pas grande et que l'apprentissage ne soit pas payé trop cher. De cette façon, on pourra se permettre de se faire faire, à titre de modèle, une, deux, trois robes par saison, suivant ses ressources, dans une maison recommandable et dont les prix n'ont

27. CHAPEAU ALTHÉA.

rien d'exagéré, et on arrivera à être parfaitement habillée sans se ruiner. J'ai souvent cité la maison Duboys; mais quelques-unes de mes lectrices me demandent un aperçu de ses prix. Je ne crois pouvoir faire mieux que de donner le détail des toilettes composées par Mme Duboys pour deux trousseaux.

D'abord une robe blanche en satin fort beau, robe à jupe

22. CROCHET ÉCAILLE.

unie et fort longue, coupée par une écharpe de satin broché.

La toilette de visite se compose d'une cuirasse de broché vert liséré de blanc, avec manche de faille unie. La jupe, garnie devant de faille unie, avec une traîne de broché comme la cuirasse. Cette toilette convient parfaitement pour un dîner.

Une robe princesse en belle faille noire. Un costume de rue en lainage anglais gris bleu. Jupe garnie et polonaise longue, ample et parfaitement drapée. Enfin, une belle pelisse Louis XV de matelassé noir et orné de castor argenté. Le prix total de ces toilettes était de 1,600 fr.

Le second trousseau, excessivement riche, était de 2,350 fr., et se composait ainsi :

La robe de mariée, toute en magnifique broché blanc; robe unié, avec une traine de deux mètres et en étoffe à 30 fr. le mètre.

Une armure de soie amande, avec dessin broché en velours, mélangée de faille assortie, faisait une riche et ravissante toilette de visite. Une robe de faille noire à traine unie, et le devant élégamment garni.

Pour demi-toilette, une jupe en faille bleu marine, bien garnie, sur laquelle tombait une tunique de même teinte en lainage broché de soie, dessin Renaissance, et garnie de même faille que la jupe.

Le vêtement pelisse Louis XV était du plus beau velours bordé d'une riche passementerie et d'une belle fourrure. J'ai décrit ce pardessus très-élégant dans mon dernier courrier.

On le voit, ces prix-là n'ont rien de bien effrayant et cette série de costumes compose un fond de garde-robe sérieux. Les nombreuses questions qui me sont faites depuis quelque temps, surtout sur la façon dont il convient de faire les achats nécessaires à l'occasion d'un mariage, me prouvent que les renseignements fournis par Mme Duboys seront de la plus grande utilité à nos lectrices. Voici un petit détail qui pourra aussi leur servir, c'est-à-dire la poche volante en guise de sac dans laquelle elles portaient leur bourse, leur bonbonnière, est décidément adopté. Afin d'en rendre l'usage plus pratique, Mme Duboys a imaginé de faire au côté gauche de la robe ou de la tunique un motif de passementerie renfermant deux olives auxquelles on attache le ridicule, ce qui me paraît infiniment plus commode que de le porter au bras.

MARIE DE SAVERNY.

LE CARACTÈRE

Parmi les dons que Dieu peut nous accorder dans sa bonté, il n'en est pas, à mon sens, de plus désirable et de plus précieux, au point de vue social, que cette facilité, cette douceur et cette égalité d'humeur qui forment ce qu'on appelle un heureux caractère.

C'est, en effet, un avantage considérable dans la vie, que cette disposition naturelle qui présente toutes choses sous le meilleur côté, qui fait accepter les mécomptes et les peines avec une résignation facile, qui écarte enfin par l'aspect riant d'un visage aimable la triste pensée de la douleur ou du chagrin.

C'est assurément un don précieux que celui qui met à l'abri des déceptions ou bien des blessures de l'amour-propre, parce qu'il écarte de l'esprit toute présomption mauvaise, et qu'il ne comporte pas cette clairvoyance funeste qui pénètre trop profondément le mobile des actions humaines.

Mais cette heureuse disposition naturelle, qui engendre tant de qualités aimables, est le rare privilége de quelques natures d'élite qui semblent créées pour servir de modèles. Et c'est chez celles-là seulement qu'on les trouve accompagnées de ces vertus plus solides qui dérivent du cœur et de la raison, et sans lesquelles un bon caractère ne serait plus que l'expression d'une nature insouciante, égoïste ou frivole.

Sans vouloir approfondir la question de savoir si nous naissons avec le germe de toutes les vertus et de tous les vices, comme le prétendent certains philosophes, il est permis de croire cependant que nous venons au monde avec des propensions et des inclinations que nous devons développer ou combattre pour obéir à cette voix du juste et du bien qui est en nous.

Nous ne naissons donc pas tous et toutes avec cet heureux caractère dont je fais aujourd'hui le sujet de ma causerie; mais nous devons toutes nous efforcer de l'acquérir, voilà ce que je voulais établir, avant d'examiner avec vous, mes chères lectrices, quels sont les moyens à employer.

Si je me suis bien expliquée, vous devez avoir compris que le caractère est le résultat et l'expression d'un heureux équilibre des facultés de l'esprit, j'ajouterais volontiers, et du cœur; mais au point de vue des relations sociales, on peut dire que les qualités de l'esprit seules pourraient suffire.

Je tiens à dire, toutefois, que je n'admets pas cette distinction des vertus apparentes et des vertus réelles, c'est-à-dire de celles qu'exige la société ou de celles que la religion commande.

D'ailleurs quel meilleur guide pourrait-on avoir en ce monde que ses divers préceptes? Ce sera donc, en s'inspirant des enseignements de la religion, qu'on trouvera le secret de cette bienveillance aimable qui séduit et qui plaît.

C'est surtout la pratique de la vertu humaine par excellence, la *charité*, qui donnera les qualités essentielles de l'heureux caractère.

La charité, en effet, qui est le désir d'être utile et agréable, ne prédispose-t-elle pas tout naturellement à un accueil bienveillant? ne prévient-elle pas la méfiance et le soupçon et ne donne-t-elle pas, avec cette joie intime qui accompagne les bonnes actions, cette expression de bonheur et de cordialité qui attire la sympathie et désarme le mauvais vouloir?

C'est aussi par la charité qu'on apprend à pardonner sans efforts, à ne point s'offenser facilement, parce qu'on ne sait point supposer les intentions mauvaises, à être heureuse enfin du bonheur des autres comme à compatir à leurs peines.

Un heureux caractère, on le voit, tel que je le comprends du moins, n'est donc pas simplement la manifestation de la bonne humeur et de la gaieté; c'est, au contraire, la cause de cet heureux état de l'esprit amené par la pratique des vertus chrétiennes qui dérivent de la charité. Une joyeuse humeur ne vaudra jamais une humeur égale; une gaieté intempérante ou intempestive fait plus de mécontents que d'amis.

Si les qualités du caractère sont nécessaires à l'homme et lui sont du plus grand secours dans le combat incessant de la vie, elles sont plus indispensables encore à la femme.

Notre mission n'est-elle pas, en effet, de préparer le repos et le bien-être de ceux qui nous sont chers, d'attirer autour du foyer des cœurs amis, des visages souriants, d'adoucir les chagrins et de les consoler? Comment pourrions-nous le faire si nous ne possédions pas le calme et la sérénité de l'âme qui permettent de mettre en jeu toutes les ressources du cœur et de l'esprit?

Il nous faut donc prêcher d'exemple, enseigner à nos enfants la modération et la douceur, dominer ceux qui nous servent sans les offenser ni les humilier, et comment y parvenir, si nous n'avons appris de bonne heure à nous rendre maîtresses de tous les mouvements de notre âme?

C'est de leur mère surtout que les enfants prennent ces premiers enseignements qui laissent sur toute leur existence une trace durable, et on peut dire que les vertus qui sont inculquées ainsi dès le bas âge restent comme une sorte d'héritage. L'influence de la mère s'exerce sur toute la vie de l'homme; c'est donc la mère qui peut donner à son enfant, par ses exemples autant que par ses leçons, ces qualités du caractère si précieuses et si nécessaires dans la vie.

S'il est vrai, ainsi que le prétendent des observateurs pessimistes, qu'on est à soixante ans ce qu'on était à dix ans, combien n'importe-t-il pas de façonner l'enfance et de la bien doter?

Quant à moi, je n'ai jamais accepté cette théorie qui fait prévaloir l'influence d'une sorte de prédestination originelle; je crois, pour en voir vu maints exemples, que la volonté et la persévérance viennent à bout des tendances les plus fâcheuses; c'est pour cette raison que j'ai cru utile de faire ressortir les avantages d'un heureux caractère. Je suis convaincue que ces réflexions pourront servir à celles de mes lectrices qui ont quelques efforts à faire pour conquérir une vertu dont le ciel a voulu leur laisser le mérite par compensation sans doute aux autres avantages qu'il leur avait accordés.

Le divin Créateur ne nous a pas créées parfaites, mais il nous a faites perfectibles assurément, et c'est dans la récompense qui est réservée à nos efforts qu'est certainement le grand secret de toutes ces inégalités apparentes contre lesquelles s'élève l'orgueilleuse sottise humaine.

MARIE DE SAVERNY.

Nous annonçons l'ouverture annuelle des cours où Mmes Fabre et Gentilhomme font l'application de la méthode qu'elles suivent dans leurs cours d'éducation publié par l'administration du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*, sous le titre : l'*Éducation dans la famille*. Les auteurs de cette publication ne sont pas seulement, en effet, des femmes d'une instruction profonde, mais encore des professeurs émérites dont les efforts et le talent ont été couronnés par des succès constants et répétés chaque année. Celles de nos abonnées de Paris qui désireraient faire élever leurs filles au moyen de cours savamment dirigés peuvent, sur notre recommandation, confier l'éducation de leurs enfants à Mmes Fabre et Gentilhomme; les cours sont faits tous les jours de la semaine, 54, rue de Chabrol.

M. DE S.

LA VOIX DU CŒUR

(Suite)

EPILOGUE

Entre ces lignes et celles du précédent chapitre, un laps de temps assez considérable s'est écoulé. Les frimas de février se sont fondus pour faire place aux sourires de mai, qui s'épanouissent dans les jonquilles, les narcisses, les muguets embaumés, groupés de chaque côté du perron monumental du vieux manoir de Saint-Hubert.

Ces fleurs donnent au manoir du quinzième siècle un bizarre aspect, en lui enlevant sa mine plutôt rechignée qu'austère.

C'est André de Versault qui a dirigé les restaurations de Saint-Hubert, ainsi que les plantations qui y ont été faites; mais il s'est bien gardé de dévêtir de sa riche parure la tourelle qui contient la grande vis. Cette parure est un lierre qui l'enceint de ses rameaux toujours verts.

Il abrite rouges-gorges, rossignols de muraille, fauvettes épervières, ainsi que la nombreuse famille des mésanges. Un merle moqueur, alléché par les baies, qui y sont en profusion, a construit aussi son léger édifice, à deux mètres du sol.

Un corchorus mêle ses roses d'or au vert profond du lierre et une glycine répand les grappes nombreuses de ses délicates papillonnacées. Cette tourelle est un monde, un bouquet, une merveille.

A l'heure matinale qui sonne, portes et croisées sont closes encore. Les jardiniers, seuls, vont, viennent en ratissant les allées, sarclant les massifs ou coupant les lilas et les cytises qui doivent, mêlés aux boules de neige, aux tulipes et aux iris de toutes nuances, garnir les corbeilles des salons et du vestibule.

Une jeune religieuse, suivie d'une jeune fille qui marche indolemment, demande à l'un des jardiniers :

— Pourrai-je avoir l'honneur de voir Mme la princesse?

— Il est trop tôt, ma sœur, madame n'est pas levée.

— C'est bien, j'attendrai, répond la sœur Sainte-Marie-des-Anges, celle-là même qui se trouvait, avec Mariette, auprès de la vieille Bastienne, la nuit de la veillée mortuaire.

La jeune fille qui la suit est la pauvre idiote du village des Haies, la véritable fille de Jacques Gervais, que, par l'illégitime le plus inexpliquable, la nourrice avait substituée à la fille de Frédéric de Sarremont et de la princesse Olga de Sk***.

Sur le visage de l'innocente, la variole a laissé de son passage des traces profondes. Mais, grâce aux soins intelligents des sœurs de charité, l'idiote répond à peu près aux questions qui lui sont adressées, elle tricote des bas, balaie la maison des sœurs et bégaie une prière.

Celle dont elle avait usurpé le nom a demandé à voir la religieuse et son élève.

Lorsque nous avons quitté à Fontainebleau Claude et Mariette, — à laquelle nous restituerons désormais son véritable nom, — la guérison semblait probable, probable seulement, tandis qu'à cette heure elle est complète.

En recouvrant la raison, la jeune fille n'a gardé aucun souvenir de la terrible année d'épreuves qu'elle a traversée. Elle croit sortir d'une longue et cruelle maladie à laquelle les soins de Claude l'ont arrachée.

Claude de Drontheim est bien, en effet, le sauveur d'Olga de Sarremont.

La princesse comprend que, pour s'acquitter envers lui, un moyen seul est à sa portée... et qu'en payant cette dette sacrée pour son cœur, elle fera le bonheur de sa fille.

Une fenêtre du premier s'ouvre; une femme se montre à cette fenêtre : elle est fraîche comme cette matinée de printemps. Dans l'or de ses cheveux dénoués la brise se joue. Les mains jointes, les yeux levés au ciel, cette femme adresse au Tout-Puissant une fervente prière. Dans le regard d'Olga de Sarremont, il n'y a plus l'étonnement de l'adolescente, mais la quiétude que donne l'obéissance au devoir. A son côté, c'est le devoir accompli qui resplendit comme un nimbe autour de son délicieux visage.

Bientôt, à côté d'Olga, se montre Thérèse; les deux jeunes filles causent avec une plus expansive tendresse que lorsque, par cette belle nuit d'avril, nous les avons connues pour la première fois dans le jardin de la princesse à Nancy. Thérèse est déjà en toilette; elle presse son amie, afin d'aller au-devant de milady Clarck qui doit arriver.

Est-ce bien uniquement pour fêter et prévenir la noble Anglaise que Thérèse a hâte de partir?

André de Versault, complétement rentré en grâce, a reçu de sa tante l'insigne honneur de l'accompagner. L'élégance hautaine de Thérèse de Sarremont est, pour beaucoup, dans le pardon accordé à l'artiste. La fière lady s'avoue qu'elle sera satisfaite de présenter la belle Française à sa nombreuse parenté de lords, de baronnets et d'esquires d'Écosse et d'Irlande.

La Clarck amène avec elle son bataillon de kings-charles!

C'est, de sa part, la manifestation cordiale et égalitaire par excellence.

Elle en a officiellement prévenu la princesse.

Claude de Drontheim est absent, il n'a point encore annoncé son retour, là sans doute est la cause de la lenteur que la *Grâce* met à terminer sa toilette. Lisbeth entre chez elle :

— Mme la princesse, dit Lisbeth, fait prévenir mademoiselle de se hâter, l'heure de partir est sonnée.

Thérèse aide sa nièce à mettre son chapeau.

— Vite, vite, partons! Et Thérèse entraîne Olga.

La princesse est installée dans la calèche découverte, à

aquelle sont attelés quatre fringants chevaux gris de fer menés en grandes guides.

Une voiture de suite et un breack décrivent leur courbe après la calèche et la suivent dans la grande avenue plantée de quatre rangées de chênes plusieurs fois centenaires.

— Mère, s'écrie Olga, c'est ici que je vous ai vue pour la première fois... Oh! je me souviens!

— Que te rappelles-tu? demanda craintivement la princesse.

— Vous me releviez blessée.

— Tu as rêvé cette erreur, ma chérie, puisque tu ne m'as jamais quittée, répond affirmativement la princesse.

Thérèse évite de prendre part à l'entretien, afin de pouvoir, en tête à tête avec sa nièce, détruire tout souvenir qui pourrait la faire rentrer dans un passé douloureux et dangereux pour sa raison.

— Je suis surprise, reprend la princesse, que Claude n'ait point encore annoncé son retour.

Les joues d'Olga, au nom de Claude prononcé par sa mère, prennent les couleurs d'une rose de mai.

— Il ne doit pas revenir avant le 10 juin, réplique Thérèse.

— Il reviendra plus tôt, dit Olga.

— Ah! Et comment sais-tu?... demanda la princesse.

— Je le sais...

— Est-ce un mystère? réplique gaiement Thérèse.

— Oh! pas le moins du monde. C'est par une lettre adressée au docteur Dumont que j'ai appris que nous aurions le bonheur de revoir Claude avant l'époque fixée.

— Tu seras heureuse, bien heureuse, chère fille, de revoir Claude?

— Plus qu'heureuse, mère!...

L'exclamation naïve de la jeune fille rendit la princesse profondément songeuse.

Elle n'était plus ce que nous l'avons vue au début de ce récit, futile, capricieuse et d'un égoïsme absolu, bien qu'il fût dissimulé sous la plus élégante coquetterie.

Les remords de l'épouse, les angoisses de la mère avaient transformé la princesse. Elle se remémorait ce qu'elle avait froissé chez Frédéric de Sarremont, et elle se jurait à elle-même que, fallût-il s'humilier, pour préserver sa fille de fautes semblables, elle lui confesserait ses torts; et pourtant elle tremblait à la seule pensée qu'il faudrait lui remettre le pli scellé par son père mourant.

— Ma sœur, dit Thérèse pour arracher la princesse aux souvenirs pénibles dans lesquels elle s'absorbait de plus en plus, la distance de Saint-Hubert à Frouard me semble bien longue aujourd'hui.

— J'en sais la cause, répliqua la princesse avec un triste sourire. Eh bien! chère, sachez que le suprême bonheur en ce monde n'est point dans la réalisation du bonheur espéré, mais dans l'espoir même.

Le bruit d'une grelottière, rapidement secouée par le trot dévorant du cheval qui la portait, attira les regards des matinales voyageuses.

Malgré la rosée, le trotteur enlevait à la route un nuage de poussière; il venait à l'encontre de la calèche.

— Voici le docteur Dumont, dit Olga joyeusement. Ah! s'écria-t-elle aussitôt, Claude est avec lui!

Et debout dans la voiture, Olga agitait sa main en signe d'affectueuse bienvenue.

Oh! le céleste bonheur que celui de deux cœurs purs, qui s'aiment et qui se retrouvent!!

L'étreinte du regard est ineffable.

Sans donner au docteur le temps d'arrêter son cheval, Claude sauta du tilbury sur la route, et, ouvrant la portière de la calèche, il baisa au front la chère Sagesse qu'il avait sauvée d'une double mort.

— Mon fils, soyez béni, lui dit la princesse; que de bonheurs réunis sous mon toit, ma fille et mon fils, ma sœur et mon frère. Dieu m'a donc pardonnée?

— Comment êtes-vous arrivé? demanda Thérèse.

— Par Hambourg, à Nancy hier soir, où m'attendait le docteur Dumont.

Claude plongeait ses grands yeux noirs étincelants dans les yeux d'azur de la jeune fille, qui n'avait jamais aussi justement mérité qu'à cette heure radieuse l'appellation trouvée par lady Clarck.

— Oh! mon Dieu! si je rêve, prolongez mon sommeil; si je veille, gardez-moi digne de la suprême félicité qui m'enivre! murmura-t-elle.

Et deux larmes s'échappèrent de ses yeux.

On parvint à la station, quelques minutes seulement avant l'arrivée du train.

Malgré une nuit passée dans un wagon, lady Clarck en descendit parée, frisée, comme si sa femme de chambre eût mis la dernière épingle à son élégant costume de cachemire lilas tendre. Cette nuance délicate se mariait à ravir avec son beau teint et ses cheveux blancs.

Tous les kings-charles sortirent du wagon par les soins d'André de Versault, qui les tint en laisse pendant que milady faisait à tous et à chacun le plus grand accueil; mais toutes ses tendresses furent pour Olga.

— Mylady, vous devez être fatiguée? demanda Thérèse.

— Non, *my dear*, répliqua mylady, mais je suis joyeuse de vous voir.

La princesse fit monter dans sa voiture lady Clarck, Olga et Claude, tandis que Thérèse et André s'installaient dans la seconde voiture avec les petits amis de mylady, qui n'avait pris que ses préférés avec elle.

Le retour à Saint-Hubert se fit rapidement.

Mariette, la véritable Mariette, offrit à la princesse, lors qu'elle descendit de voiture, un bouquet. Elle répéta avec la voix froide d'un écho ce que lui avait appris sœur Sainte-Marie-des-Anges.

— Dieu vous bénisse dans votre fille!

— Merci! me reconnais-tu? lui demanda la princesse.

La pauvre innocente répondit par un rire absolument vide de sens.

Après avoir serré la main de la religieuse, la princesse lui fit remettre par sa fille une grosse somme pour les déshérités de la paroisse.

L'amour maternel et le malheur avaient mis en activité des trésors de bonté chez cette femme jusqu'alors indifférente aux misères d'autrui.

Dieu est adorable de donner à ceux qui aiment et à ceux qui ont souffert le suprême bonheur et la suprême consolation de soulager les malheureux.

Quelques semaines plus tard, un notaire de Nancy fut appelé à Saint-Hubert par la princesse et par lady Clarck.

La première donnait par contrat à sa belle sœur, Thérèse de Sarremont, une dot de 500,000 fr., et milady constituait à son neveu, le comte André de Versault, une dot de la même somme, à la condition qu'il joindrait à ses noms, titres et qualités, les noms et titres de la noble Anglaise.

En outre, contrat fut passé instituant donation faite par sa mère, la princesse de Sk***, veuve du comte Frédéric de Sarremont, à Olga de Sarremont d'un million, avec le château et la terre de Saint-Hubert. Claude de Drontheim, comte de Skalgemberg, reconnaissait à sa future épouse, Olga de Sarremont, comme témoignage de sa haute estime, une somme semblable, sans préjudice des diamants et autres dons qu'il voulait lui faire, en dehors de sa fortune personnelle, s'élevant à trois millions, dont en cas de mort il lui assurait la jouissance.

Les trousseaux, les corbeilles, demandés aux plus habiles fournisseurs, furent un jour étalés dans les salons du somptueux hôtel de la princesse, à Nancy. Elle exprima sa ferme volonté que les deux mariages fussent célébrés avec tout le luxe, tout le cérémonial possible.

Elle voyait une sorte d'expiation du délaissement de son enfant, en montrant à tous que l'orpheline, qu'elle avait recueillie par hasard, était bien sa fille, née d'une première union.

Milady Clarck était active et joyeuse, expansive et charmante, surtout lorsqu'elle était appuyée sur le bras de Thérèse et de la Grâce, alors qu'elle décrivait les plaisirs qu'elle rêvait dans l'intimité de la vie de famille. Elle se préoccupait bien moins des *little fellow* qui naguère absorbaient tous ses instants.

La princesse, au contraire, si elle n'était point triste, elle était recueillie, et souventes fois très-préoccupée.

(*La fin au prochain numéro*).

I. ALLIN.

UNE PRISE DE VOILE

I

— Monsieur mon neveu, me dit un jour mon oncle, curé de Merlemont, il y a à peine quinze jours que tu es ici et déjà tu t'ennuies...

Je voulus protester.

— Ne cherche pas un gros mensonge, reprit-il avec son doux sourire de vieillard, pour essayer de me tromper un peu. Je sais bien que Merlemont n'est pas Paris et que le bosquet au fond de mon jardin ne ressemble guère au bois de Boulogne. Tu n'es pas habitué au silence et à la tranquillité de ma demeure; ce qui te manque, c'est l'air de la ville, ce sont les distractions, le mouvement, le bruit et l'imprévu de la vie parisienne. Mais la mère me prie de te garder un mois, et pendant quinze jours tu es encore mon prisonnier. Surtout, ne cherche pas à t'évader.

— Vous rendez ma prison trop agréable pour que j'aie cette idée, mon oncle.

— Je suis si heureux de te posséder un peu! fit-il avec émotion.

Je vis deux larmes dans ses yeux; je l'entourai de mes bras et l'embrassai sur les deux joues.

— Je veux te récompenser selon mes moyens, reprit-il; demain, si cela ne te contrarie pas, nous irons ensemble à Dijon. Peut-être n'as-tu pas encore assisté à cette grande solennité religieuse qu'on appelle une prise de voile.

— Jamais, mon oncle.

— Eh bien, une prise de voile a lieu demain à Dijon. La jeune novice, qui se consacre définitivement au Seigneur, porte un des plus grands noms de la province; Mgr l'évêque de ***, son grand-oncle maternel, officiera et recevra ses vœux. La cérémonie sera des plus imposantes.

— Mon cher oncle, répondis-je, c'est avec beaucoup de plaisir que je vous accompagnerai.

Le lendemain, un homme du pays, qui s'était mis à la disposition de mon oncle, avec son cheval et sa voiture, nous conduisit à Dijon.

Quelle que soit la magnificence déployée par l'Église dans ces solennités où une jeune fille belle et gracieuse renonce au monde, à la vie civile, et fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, il est difficile, même pour le plus indifférent qui assiste à une prise de voile, de ne pas éprouver une tristesse indéfinissable qui pénètre l'âme, le cœur et l'esprit.

C'est ce que je ressentis, et, en promenant mon regard sur la nombreuse assistance, je fus convaincu que tout le monde était sous le coup de la même impression. Sur bien des joues je vis couler des larmes, et j'entendis des sanglots se mêler au chant des religieuses.

Un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure distinguée et d'un grand air, attira particulièrement mon attention. Pendant tout le temps de la cérémonie, il pleura à chaudes larmes.

Quand les magnifiques cheveux blonds de la néophyte tombèrent derrière elle sur les dalles de la chapelle, elle tourna son visage vers l'homme qui sanglotait et le salua; elle salua encore deux ou trois autres personnes, puis elle reprit son immobilité.

J'avais vu sa figure. Quelle beauté rayonnante! Et cette jeune fille du monde, si belle, presque une enfant encore, s'ensevelissait pour toujours dans les profondeurs d'un cloître... Évidemment, elle était résignée au sacrifice. Était-ce sa vocation? Obéissait-elle à la voix de Dieu, qui l'avait distinguée parmi ses créatures les plus parfaites?

En revenant à Merlemont, je pressai mon oncle de questions au sujet de la jeune religieuse.

— Ce monsieur, qui pleurait si fort, est son père, sans doute? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il, c'est M. le comte de Vandeuil.

— Un proche parent?

— Nullement.

— Mais alors...

— Au fait, pour couper court à tes questions, je vais te dire l'histoire de cette charmante enfant, qui se nomme aujourd'hui sœur Louise.

Et voici ce que mon oncle me raconta :

II

Mme de Bressy avait vingt-quatre ans lorsque la mort lui enleva son mari. Elle quitta son hôtel de la rue de Varennes, à Paris, pour se retirer dans sa terre de Bressy, à trois lieues de Châtillon-sur-Seine.

Loin des fêtes parisiennes, elle oublia le monde où elle avait à peine fait son entrée.

Renoncer à tous les plaisirs, à toutes les vanités mondaines, ce n'est pas un mince sacrifice pour une femme jeune, riche et belle. Mais Mme de Bressy avait une fille unique âgée de cinq ans : ce qu'elle n'aurait point accordé, peut-être, à la mémoire de son mari, elle le fit pour l'enfant qui réclamait toute sa tendresse.

Avant d'être femme du monde, elle était mère.

Elle déposa sans regret son sceptre de reine, reine par la beauté, la grâce et l'esprit, pour se dévouer entièrement à sa fille.

Celle-ci grandit sous les yeux de sa mère.

Quand d'anciens amis venaient visiter la recluse dans sa solitude et qu'ils l'engageaient à sortir de sa vie monotone, elle leur montrait sa fille en disant :

— Voilà ma seule joie, mon dernier rêve... Je n'ai rien à regretter; je retrouve en elle plus que je n'ai perdu en m'éloignant volontairement du monde.

Je vieillis, reprenait-elle en souriant, j'ai déjà des cheveux blancs; mon front va se rider, ma beauté tombe... Mais ma fille vient derrière moi, ce qui m'échappe, elle le ramasse.

C'était la vérité.

A seize ans, Mlle de Bressy était déjà la plus ravissante personne qu'on pût admirer.

Ceux qui avaient connu la mère avant son mariage, la revoyaient dans la jeune fille, avec le même regard rêveur, le même sourire, la même grâce enchanteresse.

Ils disaient :

— Vous ne laisserez pas cette adorable enfant enfermée au fond de la province; vous n'avez pas le droit de la dérober à tous les yeux qu'elle doit charmer. Le monde la réclame, l'attend.

— Dieu me garde, répondait Mme de Bressy, d'enlever à ma fille une seule des joies auxquelles elle peut prétendre. Mais je ne suis pas arrivée encore à la fin de ma tâche : Louise n'est pas mariée... C'est au bras de son mari qu'elle fera son entrée dans le monde.

— Et vous?

— Moi, je l'y suivrai, pour jouir de ses triomphes, et peut-être aussi un peu pour me souvenir.

La fortune de Mme de Bressy et son grand nom auraient suffi pour attirer autour de Louise de nombreux prétendants. Mais sa remarquable beauté faisait aisément oublier le chiffre de sa dot.

Des partis brillants se présentèrent successivement, et il y eut des réceptions et des fêtes magnifiques au vieux château bourguignon.

Cependant, à chaque demande que lui transmettait sa mère, Mlle de Bressy répondait par un mouvement de tête négatif ou par un non vivement accentué.

— L'heure n'est pas venue, pensait Mme de Bressy; attendons.

La jeune fille attendait, elle aussi, le jour où son cœur nommerait son futur mari.

— Ma chère Louise, lui dit un matin Mme de Bressy, M. le comte de Vandeuil m'a fait une visite hier; il m'a longuement parlé de son fils et de toi.

Les joues de la jeune fille se teintèrent de rose.

— Le comte serait heureux de te nommer sa fille, poursuivit Mme de Bressy. Que penses-tu du jeune vicomte?

— Chère mère, vous m'avez appris à ne rien vous cacher, à ne jamais mentir...

— Eh bien?

— Ce que vous a dit M. le comte de Vandeuil me rend heureuse.

— Son fils ne te déplaît pas?

— Je crois, ma bonne mère, que je puis sans crainte lui confier mon bonheur.

Mme de Bressy prit sa fille dans ses bras et la serra fortement contre son cœur.

— Ta réponse me comble de joie, dit-elle. Charles de Vandeuil est un jeune homme de la plus haute distinction; il possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Comme toi, j'ai su apprécier ses rares mérites, et depuis longtemps je souhaitais qu'il devînt ton époux.

Quelques jours plus tard, on annonçait officiellement le mariage du vicomte Charles de Vandeuil avec Mlle Louise de Bressy.

Dès lors, le jeune homme vint chaque jour au château.

L'habitation de son père était à plus de quatre lieues; mais il avait un excellent cheval, qui franchissait rapidement la distance.

Les heures s'écoulaient vite pour les jeunes fiancés, quand ils étaient ensemble, et ils trouvaient que le moment de se séparer arrivait toujours trop tôt.

— Déjà! pensaient-ils tous deux.

— Quand j'accours vers vous, disait Charles, je voudrais que mon cheval eût des ailes; mais quand je m'en vais, je trouve qu'il va toujours trop vite.

Ils se donnaient la main une fois encore, puis le jeune homme s'élançait sur son cheval, qui partait comme une flèche.

(*A suivre.*) ÉMILE RICHEBOURG.

LES FEMMES AU MOYEN AGE

I

L'aspect général du costume féminin au treizième siècle est celui-ci :

Robes de dessous à corsage ajusté, à longue jupe formant traîne et à manches ajustées se fermant au poignet. La ceinture en orfévrerie part des hanches et descend devant en demi-cœur.

Tunique de dessus plus courte et sans manches.

Enfin, long manteau à traîne, sans manches, se jetant sur le dos et les épaules et laissant toute la partie antérieure du corps à découvert. Une agrafe en orfévrerie retient, à la hauteur de la naissance du col, les deux côtés de ce manteau, qui rappelle d'assez près les chapes portées aujourd'hui dans les cérémonies du culte catholique.

Les souliers sont à bouts pointus.

La coiffure consiste tantôt dans un long voile, tantôt dans un réseau qui enserre complétement les cheveux, tantôt enfin dans un petit chapeau plat et sans bord en forme de toque.

Un voile léger passe sous le menton et sur les deux joues, cache les oreilles et vient se perdre dans les cheveux.

Les mille délicatesses de la lingerie sont encore inconnues.

Les robes de dessous commencèrent à perdre leur nom générique de *tuniques* qu'elles portaient depuis l'invasion romaine, pour prendre celui de *robes*, qu'elles conservent encore aujourd'hui. On les nommait aussi *cottes*, *cottes-hardies*, *gonnes* et *gounelles*.

La robe de dessus, nommée *gouzape* vers la dernière moitié du siècle précédent, se métamorphosa en *surcot*.

Toute femme quelque peu aisée portait journellement le *surcot*. C'était au treizième siècle un vêtement essentiellement féminin, qui s'endossait à l'aide d'une échancrure par laquelle on passait la tête, et de deux larges fentes sur les côtés qui laissaient libre passage aux bras. Il descendait jusqu'au bas des hanches. Sans être ajusté, le *surcot* était taillé de telle sorte qu'il laissait deviner les formes du corsage; une jupe assez longue se rattachait au *surcot* et le complétait; mais jupe et *surcot* étaient de deux étoffes bien distinctes.

Le *surcot* fut le vêtement pour lequel la coquetterie déploya ses ressources ingénieuses. Étoffes d'or et d'argent, riches fourrures, féeriques passementeries, rien n'était trop beau pour lui. Les tailleurs de robes laissaient vagabonder leur imagination à travers les champs du caprice : ils inventaient pour le surcot les retroussis les plus fantastiques, les arabesques les plus bizarres, les découpures les plus originales.

Les manteaux comptaient plus d'un genre et plus d'un nom.

Outre les chapes qui paraissent avoir été le privilége des riches châtelaines possédant pages et varlets, il faut mentionner :

Les *pélipons*, sorte de pèlerines ou demi-pelisses, qui couvraient le haut des épaules et de la poitrine en temps de froid.

Le *siglaton*, manteau rond en étoffe de soie brochée d'or, avec passementeries pourpre et or. Il tirait son origine de Lucques, en Italie; son nom lui venait de l'étoffe qui servait à le confectionner.

La *hucque*. C'était une pièce d'étoffe triangulaire percée, au milieu, d'une ouverture ronde par laquelle on passait la tête; les extrémités se réunissaient au moyen d'une agrafe.

La *garnache*. Elle fut d'abord réservée aux moines; puis, vers le milieu du douzième siècle, les bourgeois l'adoptèrent, et bientôt elle se glissa dans la garde-robe des dames. C'était un vêtement large, sans manches et fendu de côté.

Les voiles portaient les noms de : *dominos* ou *dominicaux*, lorsqu'ils étaient portés spécialement à l'église.

Mais il y avait aussi, pour la ville ou le château :

La *chaînse* ou *cheinfe*, pièce d'étoffe fine qui ombrageait le buste et la tête.

Et le *cainsil*, une variété de la *chaînse*, mais dénommé ainsi parce qu'on le fabriquait en cainsil ou serge blanche.

La ceinture de la robe ou du surcot, car les ceintures se mettaient sur ces deux vêtements, portait le nom de *saingle*, d'où nous avons fait sangle : l'or, l'argent et les pierreries s'employaient à profusion sur les *saingles*.

Comme au siècle précédent, le petit voile qui entourait les joues et le menton se nommait *guimple*.

Des *fermeaux*, ou agrafes, richement ciselés, servaient à retenir les différentes parties du vêtement.

N'oublions pas un accessoire indispensable du costume féminin : l'*aumônière sarrasinoise*, petit sac ou bourse plate que toute dame portait suspendue au côté par une passementerie, et dont l'usage se généralisa dès la seconde croisade.

Outre les voiles et les réseaux, les couvre-chefs consistaient en petits chapeaux plats sans bords, assez semblables aux toques qu'on porte aujourd'hui. On les ornait d'orfroy d'or ou d'étain doré, de plumes de paon et de fleurs naturelles. On les fabriquait en soie, en feutre ou en coton.

Les femmes partageaient leur chevelure en deux sur le milieu du front, par une raie nommée *grève;* quant à la façon dont les deux touffes des cheveux s'agrémentaient, les vieux monuments du treizième siècle nous en montrent plusieurs variétés.

On en formait quelquefois un épais bourrelet qui tournait autour de la tête comme une couronne.

D'autres fois on les aplatissait sur le front, pour en former devant chaque oreille un énorme bourrelet enfermé dans un réseau.

D'autres les lissaient en deux bandeaux plats par devant, et les portaient demi-longs par derrière, c'est-à-dire atteignant à peine la naissance des épaules; quelquefois cependant on les laissait crêpe et flotter sur les épaules, dans un désordre pittoresquement simulé.

BERTHA DE DORDRECHT.

(*A suivre.*)

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage de vermicelle au blond de veau.
Oie braisée sur une purée de pommes reinettes.
Anguilles à la marinière.
Perdrix aux choux.
Filet de bœuf rôti.
Céleri frit.

A Mme G. F. B. — La sauce chevreuil, qui est la *sauce poivrade*, se prépare ainsi :

Mettre au feu dans une casserole une verre de vinaigre de vin, 5 grammes de laurier, 5 grammes de thym, 10 grammes d'oignon émincé, 25 grammes de persil et même quantité d'échalottes hachées, sel et gros poivre. Laisser réduire entièrement, sans cependant laisser brûler; ajouter alors 30 grammes de beurre et 20 grammes de farine; laisser blondir la farine, puis la mouiller avec du bouillon, laisser cuire pendant un quart d'heure, en remuant avec une cuiller de bois; passer et employer.

Quand *la sauce poivrade* doit accompagner un rôti de viande noire, il faut y incorporer en même temps que du bouillon le jus de la lèchefrite et la dégraisser avant de la servir.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La maison DE PLUMENT est en mesure d'offrir, dès à présent, une série complète et très-variée de nouveaux modèles de jupons et de tournures, répondant aux exigences de la mode actuelle, et aussi à tous les goûts. Nous allons tâcher d'en donner un aperçu :

L'*Élégant* est presque un jupon linge, tant la tournure en est cachée. Celle-ci est étroite; les ressorts très-pressés, avec un intérieur lacé et un tablier boutonné au milieu. Le bas de cette tournure est entouré de boutons auxquels vient s'adapter une jupe blanche, dont le devant est formé de plis creux, tandis que le reste est garni de deux hauts volants terminés par un autre volant dentelé.

La *Reine Blanche* est une tourmure-jupon dont les ressorts très-serrés sont disposés de façon à ne jamais se déformer. Elle est garnie derrière de trois volants superposés, servant à dissimuler les ressorts, et présente un tablier uni devant.

Le *Cardinal*, pour robe à demi-traîne, est fort ingénieusement composé : les ressorts qui forment la tournure habituelle sont renforcés d'une barrette comprenant trois cercles, laquelle est posée à cheval et en tombant sur la tournure. Cette disposition particulière donne une souplesse incroyable à l'ensemble.

Nous ne pouvons qu'engager nos lectrices à visiter les magasins de M. de Plument (rue Vivienne, 33), ou, si elles ne le peuvent, à lui écrire directement.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général*, 132, *rue de Rivoli*.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Champignons rendus inoffensifs — L'administration préfectorale de Vaucluse, dans le but de prévenir les cas d'empoisonnement par les champignons, a fait publier les conclusions suivantes d'un mémoire sur un cas d'empoisonnement, rédigé par le docteur Louis Monier, médecin en chef de l'hôpital d'Avignon :

1° Les champignons sont de tous les poisons le plus dangereux, car leur action nuisible ne se manifeste qu'à un moment très-éloigné de leur ingestion, alors que le principe toxique se dérobe aux agents de la thérapeutique;

2° Il n'existe aucun caractère botanique bien tranché qui permette de distinguer les champignons vénéneux de ceux qui sont comestibles;

3° Les champignons desséchés sont aussi dangereux qu'à l'état frais, et s'ils ne sont pas généralement suivis d'accidents, c'est que l'art culinaire intervient et les prive de leur principe toxique;

4° Le principe toxique des champignons, dont l'analyse chimique n'a pu jusqu'à ce jour préciser la nature, a la propriété d'être soluble dans l'eau acidulée ou salée, mais surtout dans l'eau portée à l'ébullition;

5° Tout champignon vénéneux devient inoffensif quand, après avoir été macéré pendant deux heures dans de l'eau vinaigrée, il est soumis à une ébullition d'une demi-heure à une heure de durée.

Nous croyons devoir signaler ce procédé à nos lectrices, sous toutes réserves bien entendu et sans en garantir personnellement l'efficacité.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Habitue-toi à régner sur toi.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.